

La Cinémathèque de Toulouse



Ridicule

Patrice Leconte

France. 1996. 102 min. Couleurs. Version Française

Scénario

Rémi Waterhouse

Interprétation

Fanny Ardant, Charles Berling, Bernard Giraudeau, Judith Godrèche, Jean Rochefort



1780. Grégoire Ponceludon de Malavoy, un noblaillon de province, se rend à Versailles dans l'espoir d'obtenir un entretien avec le roi Louis XVI pour obtenir des financements afin d'assécher les marais de la Dombes qui provoquent des épidémies mortelles chez les paysans. Il est pris sous la protection du marquis de Bellegarde, lequel lui enseigne que pour réussir à la cour il faut faire assaut d'esprit et de bons mots et, surtout, éviter le ridicule. Afin de préserver leurs privilèges, Mme de Blayac et son âme damnée, l'abbé de Vilecourt, vont s'employer à le faire chuter...

Les Lumières et l'absolutisme

La philosophie des Lumières apparaît dans le film par le biais des personnages. L'opposition de Malavoy, du Marquis de Bellegarde, de l'Abbé de l'Épée, de Mathilde, face à la Comtesse de Blayac ou l'abbé de Vilecourt mettent en évidence cette philosophie. La curiosité intellectuelle et la compassion de Malavoy et Bellegarde, l'éducation de Mathilde, la volonté de l'Abbé de l'Épée de prouver que les sourds-muets sont des êtres humains comme les autres.

Le fonctionnement de la cour, la crainte du ridicule, l'importance des apparences, les jeux d'esprit et les complots de pouvoir : les philosophes des Lumières critiquaient ces éléments caractéristiques de l'absolutisme et de la cour de Louis XVI.

Patrice Leconte : repères biographiques

Tournant dès 15 ans des petits films d'amateur, Patrice Leconte monte à Paris en 1967 pour suivre le cours Littré, puis entre à l'IDHEC. Il participe aux *Cahiers du Cinéma* et se lance avec plus ou moins de bonheur dans le court-métrage. Parallèlement, il contribue au journal *Pilote* de 1970 à 1974, produisant des planches d'une grande originalité et réalise de nombreux films publicitaires.

Ses premiers longs métrages passent inaperçus ou sont mal reçus. En 1975, il se lance dans un projet plus ambitieux, en adaptant des personnages de Gotlib avec Jean Rochefort et Coluche : *les vécés étaient fermés de l'intérieur*. Le film est un relatif échec. Patrice Leconte commence à croire qu'il a fait fausse route dans le cinéma et accentue sa carrière publicitaire. En 1977, il accepte un dernier projet, l'adaptation à l'écran d'une pièce de café-théâtre : *Amour, coquillages et crustacés*, renommé à l'écran *Les Bronzés*. Le film est un des plus grands succès du cinéma français.

S'ensuit pendant une dizaine d'années une série de comédies qui rencontrent souvent le succès. Patrice Leconte décide alors de changer de registre et réalise trois films consécutifs en complet décalage avec ses productions précédentes. Dans les trois cas le public accepte ce changement de style, grâce au très grand soin que Leconte apporte à l'esthétique et au rythme du film, la gestion des tensions et la direction d'acteurs.

Les films suivants sont des échecs. C'est *Ridicule* qui le réconcilie avec le public et la critique, en même temps qu'il lui permet de remporter les Césars du meilleur réalisateur et du meilleur film.

Filmographie sélective

1976 : *Les vécés étaient fermés de l'intérieur*
1978 : *Les Bronzés*
1981 : *Viens chez moi, j'habite chez une copine*
1982 : *Ma femme s'appelle reviens*
1987 : *Tandem*
1989 : *Monsieur Hire*

1993 : *Tango*
1996 : *Ridicule*
1999 : *La Fille sur le pont*
2000 : *La Veuve de Saint-Pierre*
2002 : *Rue des plaisirs*
2002 : *L'Homme du train*
2011 : *Voir la mer*
2012 : *Le magasin des suicides*

Extrait d'entretien avec Patrice Leconte (*L'Humanité* - 9 mai 1996)

[...]

Pourquoi ce thème du « ridicule » ?

Le film met en scène l'esprit. J'avais cette idée reçue, depuis le lycée, de l'esprit de l'époque comme du « bel esprit », courtois, amusant pour briller dans les salons. Le film me révèle en fait que cet esprit-là est un esprit violent, sauvage, vénéneux, d'une méchanceté folle. Si le jeu à la cour est de rendre ridicule son voisin, ce n'est pas par gratuité mais uniquement parce que, en rendant ridicule son voisin, on évite soi-même de l'être. J'ai également pris conscience du fait que le cour de Versailles est une sorte de planète Mars, à part, ailleurs, sans aucun contact avec le reste du pays. Mettre en scène ces rapports de forces, la dualité de chacun, qui sourit, est poudré mais est un tueur, m'intéressait. J'aime un scénario pour les mêmes raisons que j'aime un roman ou un film : parce que les personnages me passionnent. Si les situations sont attrayantes mais que les personnages ne m'attachent pas, je m'ennuie. L'éclairage de *Ridicule* m'est apparu comme bizarre, nouveau, moderne. Le film n'évoque pas l'imminence de la Révolution, mais, daté comme il l'est, l'éclatement de la Révolution ne peut étonner, lorsqu'on vient de voir cette société jeter ses derniers feux. C'est inéluctable. La cour est un peu comparable à Venise : des dorures, des façades, des marbres, mais de l'eau qui ronge en bas. Et tout s'enfonce doucement avant de couler. Ce sentiment de pourrissement de l'intérieur est très intéressant à filmer. Si on arrive à évoquer la noirceur sous le poudre, ce n'est pas mal. Du moins je l'espère.

[...]

Bellegarde (Jean Rochefort) présente aussi une double facette : distant par sa philosophie rousseauiste et fervent admirateur de ces joutes verbales.

Bellegarde a fait partie du jeu quand il était plus jeune et plus brillant. Quand il rencontre Ponceludon, il se voit tel qu'il a été, doué de cet esprit, qui est une valeur or à la cour. Lui qui n'a plus l'esprit vivace, et il s'en faut de beaucoup, va faire de Ponceludon son héraut pour rebriller dans les salons. On se rend compte à quel point Bellegarde ne dérange plus personne, n'est même plus une cible intéressante pour le ridicule et pour l'esprit. Il continue à faire de la figuration et regagne quelques lignes au générique de la cour parce qu'il est flanqué de quelqu'un de brillant. Il nourrit en même temps une lucidité désenchantée sur les compromissions de la cour. Bellegarde n'est sans doute pas quelqu'un qui pouvait prévoir la Révolution, mais il est quelqu'un que la Révolution n'a pas étonné. Jean Rochefort le joue avec une qualité et une rareté de jeu qui me transportent. La richesse de cet acteur est telle, je crois bien le connaître, qu'il me donne encore là des choses nouvelles.

Votre parti pris n'est guère celui du bon mot à la Guity : on ne tue pas pour un bon mot dans votre film mais on use du bon mot pour tuer.

Exact. Guity aurait sans doute tué père et mère - mais ne se serait pas tué - pour un bon mot, simplement pour être plus brillant, point. Le XVIIIe est plus sauvage. Rochefort parle de *Ridicule* comme d'un western dans lequel on aurait remplacé les colts par l'esprit. Ils sont tous prêts à dégainer comme dans les duels de John Ford. Il me plaisait beaucoup de montrer des gens qui sous couvert de poudre, de perruques et de falbalas, étaient en permanence aux aguets, comme des francs-tireurs qui craignent de prendre une balle, perdue ou pas. Leur réputation était construite sur du sable. L'enjeu était terrible et bien loin du bel esprit en forme de guimauve. Ce n'était pas de l'aquarelle mais plutôt de la peinture au couteau. [...]

Ce qu'en dit la presse

« L'originalité (de ce film), à l'interprétation et à la direction d'acteurs irréprochables, est son constant éclairage à double facette, éclat et noirceur fusionnés, comme si, servi par le scénario et les dialogues savoureux de Rémi Waterhouse, le réalisateur avait fondu un alliage des deux courants qui hantent sa cinématographie, en une comédie tragique ou une tragi-comédie. » *L'Humanité*, 9/05/1996

« Avec Barry Lyndon comme référence du genre, les films en bas blancs et chaussures à boucle tentés depuis lors ont paru exagérés ou pâles. Cet opus ne déroge pas à la règle et moralise vainement sur la vanité de ce temps-là, sans qu'on sache trop si c'est notre époque qui, par ce biais, est tenue pour cible. » *Libération*, 10/05/1996

« Patrice Leconte qui, au fil des ans, s'évertue à nous amuser avec des fortunes diverses, a eu la magistrale idée d'aller fureter dans le XVIIIe siècle qui fit de l'esprit, de l'imagination, de l'insolence et de la décadence un art que le monde entier admire. Avec la complicité de Rémi Waterhouse, il en a ramené une cascade de situations et de bons mots qui illuminent un scénario auquel le malicieux Voltaire n'est pas étranger. » *Le Figaro*, 10/05/1996

« Après le fameux *Que la fête commence* de Bertrand Tavernier, sur la Régence, le film de Patrice Leconte annonce « Que la fête d'achève » et démontre une fois de plus que notre cinéma est plus à l'aise dans la critique élégante et ironique des monarchies que dans l'hymne révolutionnaire. » *Le Point*, 4/05/1996

« Une comédie où fusent les mots du temps et les rires du nôtre. Fin de siècle, fin de régimes, faim de tout et crises à répétition. Le XVIIIe revient en force aujourd'hui (*Beaumarchais* de Molinaro, *Les Caprices d'un fleuve* de Giraudeau), il est à la mode jusque dans les défilés de mode. Comme nous, il grinçait, certes, mais avec des gracilités de clavecin. Et sur ce clavier-là, Leconte ne manque pas de doigté. » *Le Point*, 4/05/1996

Bibliographie indicative

Chantier, Pascal, Lemeunier, Jean-Charles, *Patrice, Leconte et les autres*, Séguier, Paris, 2001.

cote : 51 LECON CHA

Daniélou, Laurent, « Rémi Waterhouse passe à la réalisation », *Synopsis* n° 1, automne 1998

Jousse, Thierry, « Ridicule », *Cahiers du cinéma* n° 503, juin 1996

Zarader, Jean-Pierre, *Philosophie et cinéma*, Ellipses, Paris, 1997.

cote : 22 ZAR p

Schifano, Laurence, Poirson, Martial, (dir.), *Filmer le 18e siècle*, Desjonquères, Paris, 2009.

cote : 33.06 SCH f